

ÉCRIVAINS D'ITALIE

Choisis par

**Pierre Adrian
Patrick Autréaux
Mona Azzam
Pierre-Louis Basse
Aomar Benkaci
Marco Caramelli
Frédéric Ciriez**

**Mark Greene
Benjamin Hoffmann
Fabienne Jacob
Karine Miermont
Basile Panurgias
Magali Vilain
Philippe Vilain**

Sous la direction de
Philippe Vilain

ÉCRIVAINS D'ITALIE

Sous la direction de
Philippe Vilain



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

Impression :

FP Design – Rome

Copyright :

2023 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-325-5

Dépôt légal : mars 2023

(Imprimé en Italie)

Table des matières

<i>Préface</i> de Philippe Vilain	9
Pierre Adrian: <i>Pier Paolo Pasolini</i>	13
Patrick Autréaux : <i>Constat à propos de Ferdinando Camon</i>	19
Mona Azzam : <i>Dante – Si la Toscane m’était chantée</i>	29
Pierre-Louis Basse : <i>Pavese, l’homme qui s’est tu</i>	41
Aomar Benkaci : <i>Primo Levi – La mort mise en échec et la vie impossible</i>	49
Marco Caramelli : <i>Pourquoi faut-il lire et relire l’œuvre d’Alberto Moravia</i>	59
Frédéric Ciriez : <i>Les Enfants du massacre, de Giorgio Scerbanenco</i>	81
Mark Greene : <i>Buzzati chez lui</i>	89
Benjamin Hoffmann : <i>Casanova dans l’ère de la contradiction</i> ..	97
Fabienne Jacob : <i>Ginzburg la pudique</i>	107
Karine Miermont : <i>Atelier Calvino</i>	115
Basile Panurgias : <i>Luciano Bianciardi – La Vie aigre ou le brouillon d’une vie brouillonne</i>	123
Magali Vilain : <i>La Naples d’Elena Ferrante</i>	137
Philippe Vilain : <i>Pirandello, Casanova et Vittorio Alfieri</i>	147

Préface

de Philippe Vilain

Dans son brillant essai intitulé *Les limites de l'interprétation*, le sémiologue Umberto Eco approfondit sa réflexion instruite à propos de la relation entre l'auteur et le lecteur, l'interaction constante entre l'écrivain et son *quêteur de sens*, à travers un questionnement plus général de la littérature, de ses possibilités interprétatives et, par conséquent, de ses limites. L'auteur n'y est pas seulement considéré comme un vulgaire *producteur de contenus* mais comme un savant *déchiffreur de contenus*, un interprète original, un traducteur habile qui, avant d'écrire et de raconter des histoires, est inventé par ses lectures, fabriqué par les histoires lues et toute une somme de textes qui le constitue. Pour le dire autrement, sans doute n'existe-t-il pas d'auteurs qui ne soient pas avant tout de bons lecteurs, assidus, fins, attentifs et scrupuleux, curieux et inventifs. On se souvient de Proust admirant la littérature jusqu'à la pasticher pour s'en départir, de Stendhal dissertant sur la littérature italienne, et de tous les autres qui, selon leurs goûts et leurs inclinations, ont investi les territoires de la littérature par la lecture en la revisitant comme en ne cessant d'entretenir un dialogue avec elle.

C'est en lisant cet essai d'Umberto Eco que m'est venue l'idée de ce recueil, consistant à rassembler des notes de lectures d'écrivains au sujet de la littérature italienne, particulièrement des écrivains transalpins qui ont pu les subjuguier ou les influencer dans leur démarche créative. Alors pourquoi la littérature italienne ? En dehors de mon propre goût et de mon penchant pour tout ce qui se rapporte à l'Italie, s'intéresser, depuis la France, à la littérature italienne me semble important dans la mesure où la richesse extraordinaire de son patrimoine (de Dante à Erri de Luca, en passant par Lampedusa, Casanova, Leopardi, Manzoni, Moravia, ou Pasolini) me semble assez peu valorisée dans les programmes éducatifs français, comme l'université, par exemple, où, à moins de se spécialiser dans des sections italianisantes, nous ne la rencontrons pas avant longtemps, ou bien, nous rencontrons peu d'écrivains italiens (pour n'évoquer ici que ma propre expérience universitaire, soit un cursus assez long de neuf années jusqu'au post-doctorat, j'ai croisé la route d'un seul écrivain italien, Luigi Pirandello, dans le contexte d'un cours de littérature comparée donnée à l'université de Rouen. Ce qui est bien peu, il faut bien en convenir). Ce manque, qui s'explique par une préférence logiquement ethno-centrée, motivée par l'extrême richesse d'une littérature française difficilement épuisable et de grandes œuvres substantielles comme celles de Montaigne, Rousseau, Stendhal, Balzac, Proust etc., ne trahit pas, cependant, un manque d'ouverture des institutions françaises, voire un désintérêt, et encore moins un mépris, pour la littérature étrangère, mais plutôt une orientation notable d'un intérêt pour les littératures de

non-proximité, comme l'intérêt grandissant pour la littérature américaine en regard d'autres littératures européennes, comme celle italienne.

Dans ce recueil, qui fera la part belle aux écrivains italiens, je demande à des écrivains français de décrire un écrivain italien qui a particulièrement marqué leur parcours d'écriture et qui a contribué à nourrir sa pratique et son imaginaire. Nous redécouvrirons ainsi, dans le désordre, différents écrivains, célèbres ou plus confidentiels, comme l'italiano-ukrainien Giorgio Scerbanenco maître du roman noir italien dans les années 70, comme la politiquement engagée Natalia Ginzburg ou comme Vittorio Alfieri, l'un des pionniers de l'écriture autobiographique. Notamment, nous parcourrons Naples à la recherche d'Elena Ferrante et retournerons à Turin dans le sillage du fantôme de Pavese, magnifiquement décrit par Pierre-Louis Basse ; nous écouterons Pierre Adrian évoquer Pier Paolo Pasolini, un écrivain avec lequel dialogue sa propre œuvre. Ce sera l'occasion de vérifier comment la pensée de Pasolini nous demeure essentielle pour penser le monde contemporain, la culture industrialisée et mercantile ; en effet, nous ne pouvons faire, ici, l'économie d'un détour par l'œuvre de Pasolini, et de nous questionner à propos de la nécessité de retrouver le goût de l'essentiel, la poésie, par-dessus tout, par-dessus les toits du langage, des discours aseptisés par des rhétoriques consommatrices d'une sémantique vide. Pasolini nous est d'un grand secours pour repenser la société des luttes sociales, des classes déshéritées et des gouvernances managériales. Il est le poète de l'hérésie, le seul peut-être à s'engager courageusement dans la bataille de la pensée, à rendre grâce

et poésie aux démunis des *borgate* et autres marginaux et *minores* du monde. De même au sujet de Primo Levi, dont Aomar Belkaci nous livre une brillante réflexion à l'heure où les guerres et les fascismes reviennent nous hanter.

Ce recueil s'inscrit dans le cadre de la politique éditoriale des éditions Gremese qui, soucieuse de renforcer les liens entre la France et l'Italie dans une époque où la culture européenne est critiquée, valorise la lecture en établissant des passerelles culturelles entre les deux pays (comme cela avait été le cas avec la parution simultanée de *Bella Italia* et *Douce France*). Ce ouvrage, qui se situe dans la continuité d'une collaboration culturelle active entre l'Italie et la France, en traduisant des auteurs français en Italie et des auteurs italiens en français pour la collection « *Narratori Francesi Contemporanei* », en fédérant une communauté d'écrivains des deux pays autour de projets collectifs en organisant des événements culturels comme en invitant, notamment, des auteurs à présenter leurs romans, s'évertue, en dépit du contexte difficile que l'épidémie nous a fait traverser, à jouer ce rôle essentiel de passeur de littérature. Le projet de ce recueil fait partie de ce vaste projet culturel, de favoriser un dialogue au sujet de la littérature, en promouvant de talentueux auteurs français et italiens.

Philippe Vilain

Pier Paolo Pasolini

Pierre Adrian

J'ai écrit un livre sur Pier Paolo Pasolini il y a des années de cela. *La Piste Pasolini* racontait mon itinéraire sur les traces du poète en Italie. Au cours d'un mois de janvier beau et sec, froid, je me suis rendu dans le Frioul. Entre le petit cimetière de Casarsa, sur les chemins vicinaux qui courent entre les vignes, avec les Préalpes dans le lointain et le fleuve Tagliamento à mes pieds, « comme un possédé », j'ai cru revivre dans ses poèmes et ses premiers récits de jeunesse : le tintement des cloches à l'heure de l'Angélus, la rumeur d'un cours d'eau, la douce félicité d'un dimanche d'hiver provincial. Plus loin, à Rome, sur la plage d'Ostie, à Viterbe, j'ai voulu ramasser le nom de Pier Paolo dans les caniveaux et les fossés, reconnaître les rides de son visage sous les traits d'autres hommes. J'ai écrit à Bernardo Bertolucci, à Dacia Maraini, à Graziella Chiarcossi. Aux gardiens du temple, aux amis. Depuis le temps – c'était en 2015 – certains sont morts. Angela Felice ma guide dans le Frioul, Nico Naldini, le cousin, Carlo di Carlo le scénariste, « Gigion » du café de Casarsa... Ils étaient déjà si vieux. Je les avais rencontrés dans des appartements sombres, allongés sur un divan, cernés de livres et d'affiches de cinéma. Moi, j'avais vingt-trois ans,

le cœur noué, une peur panique des choses, des gens, une révolte et l'« amour désespéré pour la vie » que j'avais reconnu chez Pasolini et qu'il avait lui-même nommé ainsi. Cette « vitalité désespérée », plus exactement, qui est une jolie formule pour dire qu'il y a trop à aimer sur cette terre et qu'on ne se fait pas encore à l'idée que cela doit se terminer un jour. Qu'on refuse la mort, en quelque sorte, en dévorant la vie avec trop d'appétit. Dans un entretien à la revue *Lui* en 1970, il disait :

« J'aime la vie si farouchement, si désespérément, que cela ne peut que mal finir. Je veux dire, les éléments physiques de la vie : le soleil, l'herbe, la jeunesse. C'est un vice plus terrible que la cocaïne, qui ne coûte rien et dont il y a des ressources infinies. Et je dévore, je dévore... Comment tout cela finira-t-il, je l'ignore. »

Dans le prologue de *La Piste*, j'ai expliqué ma démarche. Il fallait dire pourquoi, pourquoi un jeune étudiant de Paris s'intéresse à lui, se jette sur tous ses livres et regarde ses films avec une obsession pathologique :

« Ce n'est pas seulement par goût du style que j'ai aimé Pasolini. Je n'ai pas la maîtrise pleine de sa langue. J'ai même été bien crédule à penser que tout pouvait me plaire dans ses livres. [...] C'est l'homme des paradoxes, l'ébranleur d'idées, le saint sans calendrier qui m'a parlé. Excessif ? Bien sûr. À lire Pasolini, j'ai appris à croire aux excès. »

En ce temps-là, il n'y avait que lui. Les autres auteurs ne comptaient plus et c'est grâce à Pasolini que j'ai écrit

mon premier livre, c'est-à-dire mon livre d'homme, celui qui ferait de moi un écrivain.

Sept ans plus tard, j'ai étouffé mes angoisses de vingt ans. J'ai réparé le chagrin des déceptions. J'ai accepté la vie ; accepté que les hommes me déçoivent, qu'ils ne soient pas à la hauteur de leurs idées. J'ai atteint l'âge de trente ans et je crois désormais au retrait plutôt qu'à l'engagement. Le militantisme me fait pitié et j'ai troqué les grandes idées contre les petits riens qui font la vie. Il me semble que c'est un parcours assez classique ; la fin des illusions, la prise de conscience de sa propre réalité et de celle des autres. Pasolini écrit quelque part : « *Mon indépendance qui est ma force / induit ma solitude qui est ma faiblesse* ». Oui, accepter que nous sommes fondamentalement seuls et qu'il faut vivre à plusieurs. Accepter sans se résigner.

Alors que reste-t-il en moi du pasolinien rebelle ? Du corsaire ? Que saurais-je retrouver dans son œuvre qui me parle encore ? Qui ne soit pas déjà-vu. Il y a bien des livres de Pasolini que je n'ai plus rouverts. Ses romans par exemple : *Ragazzi di vita* et *Une Vie violente*. Je ne sais si je reverrais un jour sa revisitation des mythes. De la grande Callas, j'aime à croire qu'un jour, en voyage, ils aient songé à se marier et comme me plaît ce cliché en couleur où Pier Paolo et Maria s'embrassent. Justement, de Pasolini il me reste d'abord toutes ces photos de lui, ces photos par centaines que j'ai vues en exposition à Gênes dans l'atmosphère feutrée d'une cave du Palazzo ducale. « *Non mi lascio commuovere dalle fotografie* », disait-il. Pasolini avait le sens de l'action, ballon au pied, cintré dans le maillot du Bologna, et celui de la mise en scène, nu dans la Tour de Chia devant l'objectif de Dino Pedriali. Son

visage émacié et son corps nerveux, fibreux, resteront en moi pour toujours. Pasolini était un corps. Et maintenant que j'ai passé trente ans et compris que le mien ne serait pas jeune pour toujours, qu'il se flétrirait, je comprends sa lutte contre le poids des ans, son besoin de culture physique. Comme Mishima, son engagement esthétique est littéraire et physique. Le corps compte autant que les mots. La distinction n'existe pas. L'allure est totale. Alors que nous vivons une époque où les grands écrivains sont des hommes sans corps, sans voix, des ombres – consacra-t-on un jour une exposition photographique à Houellebecq, Le Clezio ou Modiano ? – Pasolini irradie. Il occupe l'espace. Il s'engage physiquement.

Que reste-t-il encore de mon Pasolini ? Les révoltes se matent. Les colères se maîtrisent. Même les amours passent et j'ai appris à distinguer l'amour vrai de la fiction des passions. Les pellicules vieillissent avec le temps. Mais les poètes d'une vie restent pour toujours. Or je considère Pasolini comme l'un des plus grands poètes du XX^e siècle. Il ne passe pas une semaine sans que je n'ouvre un recueil de ses poèmes. À la maison, certains livres ont le privilège de rester près de moi, que je ne range jamais dans la bibliothèque. On y trouve *Poèmes en forme de rose*, *La Religion de mon temps*, *Les Cendres de Gramsci*, *Les Poèmes de Casarsa*. Maintenant que j'habite à Rome, ville que je parcours à pied d'une colline à l'autre, du Janicule aux Thermes de Caracalla, l'imaginaire pasolinien est devenu un itinéraire concret. « Où vas-tu dans les rues de Rome, dans les trolleys ou les trams où les gens retournent à la maison ? Pressé, obsédé... » Je longe des murailles tristes et traverse le Tibre fangeux. Je me rends sur la tombe

de Gramsci, en bas de chez moi, dans ce petit cimetière vert à l'ombre d'une Pyramide. En parcourant cette Italie cruelle, tiède, apathique, sensuelle, Rome humide couleur de feuille morte, il me semble relire sans cesse une poésie de Pasolini. Il y a un mystère, une sidération qui naît de la rencontre totale avec la sensibilité d'un autre. Les mots de Pasolini me touchent presque physiquement : le rythme, le choix des mots, le regard sur le monde, les obsessions.

Je crois que l'on s'est longtemps trompé en considérant d'abord Pasolini comme un intellectuel ou comme un cinéaste. Et je crois qu'on se trompe encore en ne lisant pas assez sa poésie (mais, dans le monde de l'immédiateté, quel est l'avenir réservé à ce qui demeure...?). Après ma rencontre totale avec lui, après lui avoir tout concédé et tout pardonné, maintenant que j'ai fait mon trou, que j'ai trouvé d'autres voix pour répondre à mes questions, je suis au moins sûr d'une chose. La poésie de Pasolini restera en moi pour toujours et il n'y a presque exclusivement qu'elle que je relis chez lui. Enfin, si je ne devais retenir qu'un seul texte pour résumer « mon » Pasolini, je choisirais un poème qui s'appelle *La Persécution*. Écrit – et vécu sans aucun doute – à l'été 1961 alors qu'il avait quarante ans, *La Persécution* est le récit d'un vagabondage dans les faubourgs de Rome désertés, un soir de *Ferragosto* : « Je revenais par la Via Portuense ». Derrière son volant, comme un Fanfaron solitaire, plus poétique et pathétique encore que celui de Dino Risi, Pasolini vit un voyage sensuel, encore une fois physique, mais surtout intérieur. *La Persécution* est une grande divagation du cœur dans un univers cher au poète : la périphérie où des bandes de jeunes tuent le temps autour d'un juke-box ou

sur le perron des cafés misérables. Derrière les terminus d'autobus, au bord des terrains vagues, la vie et l'amour se jouent en toute liberté. Pasolini raconte ses victoires et ses défaites, tente de dénouer les nœuds en son âme. Il erre. Il divague. C'est une *Longue Route de sable* sans mer ni plages, plus intérieure et tout aussi charnelle. S'y déroulent la soif d'absolu, sa mélancolie, sa lucidité, et l'humilité pasolinienne qui consiste à s'avouer vaincu sans jamais oublier qu'il subsiste, quelque part, une lumière. Car le Pasolini que j'aime et qui m'accompagne tous les jours tient dans ces derniers vers :

*« Rome tartinée comme de la boue sur la lame
enflammée du ciel, garçons en fleurs,
tout l'été à porter le même tricot bon marché,*

*ah honte et splendeur, honte et splendeur !
Mille nuées de paix encerclent le ciel,
amour, jamais tu ne cesseras d'être amour. »*

Né en 1991, **Pierre Adrian** est écrivain. Après des études d'Histoire et de journalisme, il publie son premier livre en 2015, *La piste Pasolini* (Éd. des Équateurs), qui obtient le Prix des Deux Magots 2016 et le prix François-Mauriac de l'Académie française. Sort en 2017 *Des âmes simples* (Éd. des Équateurs), qui reçoit les prix Roger-Nimier et Spiritualité d'Aujourd'hui en 2017. Passionné de sport, notamment de cyclisme, il est entré depuis novembre 2016 comme chroniqueur dans le journal *L'Équipe* et collabore avec *Le Figaro littéraire*.

Ce recueil s'inscrit dans le cadre de la politique éditoriale des éditions Gremese (Rome) qui, soucieuses de renforcer les liens entre la France et l'Italie dans une époque où la culture européenne est critiquée, valorise la lecture en établissant des passerelles culturelles entre les deux pays (comme cela avait été le cas avec la parution simultanée de *Bella Italia* et *Douce France*). Cet ouvrage, qui se situe dans la continuité d'une collaboration active entre les deux pays, en traduisant des auteurs français en italien et des auteurs italiens en français, fait donc partie de ce vaste projet culturel, de favoriser un dialogue au sujet de la littérature, en promouvant de talentueux auteurs français et italiens.

